6

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE RENNES.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR A NANTES.

Novembre 1867.

SÉANCE DE RENTRÉE

DE L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE

DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ET DE L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE

A L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DES SCIENCES ET DES LETTRES.

DISTRIBUTION DES PRIX

AUX ÉLÈVES

DE L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE.

NANTES
IMPRIMERIE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD
PLACE DU COMMERCE, 4, A L'ANGLE DE LA RUE DE GORGES.

1867.

Personnel de l'Ecole Préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Nantes.

MM. Pihan-Dufeillay (père) ✻.. Directeur.
Laennec................ Secrétaire.

Professeurs Titulaires.

MM. Laennec................ Anatomie et Physiologie.
Chenantais............. Pathologie externe et Médecine opératoire.
Letenneur............ Clinique externe.
Pihan-Dufeillay (fils).... Pathologie interne.
Malherbe.............. Clinique interne.
Henry............... Accouchements, Maladies des Femmes et des enfants.
Delamare............. Matière médicale et thérapeutique.
Pihan-Dufeillay (père) ✻.. Pharmacie et notions de Toxicologie

Professeurs Adjoints.

MM. Jouon.................. Anatomie et Physiologie.
Heurtaux.............. Clinique externe.
Trastour............. Clinique interne.

Professeurs Suppléants.

MM. Chartier.............. Chaires d'Anatomie et de Physiologie.
Vignard (Edmond)...... Chaires de Chirurgie et d'Accouchements.
Viaud-Grandmarais...... Chaires de Médecine.
Calloch............... Chaire de Matière médicale.
Andouard.............. Chaire de Pharmacie.

MM. Chartier............... Chef des Travaux Anatomiques.
Luneau................. Prosecteur.
Gruget................. Aide d'Anatomie.
Polaczek.............. Préparateur de Pharmacie et de Matière Médicale.

Personnel de l'Ecole Préparatoire à l'Enseignement Supérieur des Sciences et des Lettres.

M. Adolphe BOBIERRE ✲..... Directeur.

Professeurs.

MM. PLANES................ Mathématiques.
MESNARD .... Mécanique
LABRESSON.............. Physique.
BOBIERRE✲.............. Chimie.
CALLOCH................ Histoire naturelle.
ECORCHARD ✲ .... Botanique.
BLAIN................. Histoire et Géographie
ANTHOINE............... Littérature.
OGÉE.................. Dessin.

Préparateurs.

MM. HERBELIN............... Chimie.
DEMANCE .... Physique.
PATOUREAU.............. Histoire naturelle.

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ET DE

L'Ecole Préparatoire à l'Enseignement Supérieur des Sciences & des Lettres

DE NANTES.

La séance solennelle de rentrée de l'Ecole Préparatoire de Médecine et de Pharmacie et de l'Ecole Préparatoire à l'Enseignement supérieur des Sciences et des Lettres, ainsi que la distribution des prix aux élèves de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie ont eu lieu le 4 novembre 1867, dans la salle des collections de l'Ecole de Médecine, sous la présidence de M. Lame; Inspecteur de l'Académie, en résidence à Nantes. M. l'Inspecteur était assisté de M. Pihan-Dufeillay, directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie, et de M. Bobierre, directeur de l'Ecole des Sciences et des Lettres. M. le baron de Girardot, en l'absence de M. le Préfet ; M. l'abbé Laborde, au nom de Mgr l'Evêque; M. le Proviseur et la plupart de MM. les Professeurs du Lycée; MM. les Administrateurs des Hospices; des Membres du Clergé, du Conseil Général, du Conseil Municipal et d'autres autorités, ainsi qu'un grand

nombre de notabilités de la ville, honoraient de leur présence cette solennité à laquelle avaient été conduits les élèves de la division supérieure du Lycée Impérial.

M. l'Inspecteur de l'Académie, ayant ouvert la séance, a prononcé l'allocution suivante :

Messieurs,

Appelé par la haute confiance de M. le Ministre de l'Instruction publique à succéder à l'honorable M. Schmit dans l'inspection académique de la Loire-Inférieure, j'aurais pu m'effrayer du poids d'une pareille succession, sans les marques encourageantes de sympathie que vous m'avez données pour ma bienvenue, et dont je vous suis profondément reconnaissant.

J'y répondrai, Messieurs, en associant mes efforts aux vôtres, pour maintenir, pour élever encore, s'il est possible, le niveau des études dans cette grande et florissante cité.

Cet espoir n'est-il pas permis, lorsque la visite, encore récente, dont Son Excellence a honoré nos établissements d'instruction les a pénétrés de gratitude et animés d'une ardeur toute nouvelle ? Une telle amélioration ne semblerait-elle pas une conséquence légitime de la vive sollicitude de M. le Recteur et de M. le Préfet pour tout ce qui touche au développement intellectuel de ce pays ? Enfin, ce progrès ne serait-il pas comme le fruit naturel de la libéralité municipale, qui ne recule, pour le favoriser, devant aucun sacrifice ? Témoins ces palais élevés par elle aux Sciences et aux Arts, ces monuments qui décorent vos places publiques, où le plus récemment érigé n'est pas seulement un honneur décerné à la mémoire d'un illustre Ministre, mais un hommage rendu à l'éloquence.

Il n'est pas besoin de sortir de cette enceinte, pour avoir sous les yeux une preuve éclatante de la faveur dont jouissent parmi

vous les choses de l'esprit. Ces ministres de la religion, ces représentants de la magistrature et de l'armée, cette réunion d'élite ne vient-elle pas ajouter, par sa présence, un nouveau prix aux récompenses à décerner aujourd'hui, et, par là, donner un précieux encouragement à la jeunesse studieuse de nos écoles?

La ville de Nantes, ce foyer d'activité commerciale et industrielle, prouve, par son exemple, que la recherche de l'utile peut s'allier au goût du beau. Elle a compris cette grande vérité, vieille comme Platon, vieille comme le monde, que l'utile découle du vrai, dont le beau n'est que la splendeur, vérité encore trop méconnue, et dont l'application cependant peut seule réaliser le progrès véritable.

C'est vers ce but, Messieurs, que vous dirigez vos efforts. Aussi l'instruction est-elle parmi vous largement établie.

L'enseignement primaire (dont je dirai, ici même, quelques mots, parce qu'il est une préparation, au moins éloignée, à l'enseignement supérieur), l'enseignement primaire trouve dans ce département des conditions exceptionnellement heureuses. Les communes, d'une population qui dépasse la moyenne élevée de deux mille âmes, possèdent des ressources généralement suffisantes. Aussi, pas une d'elles qui n'ait son école publique spéciale aux garçons, et très-peu qui n'aient aussi leur école spéciale de filles : garantie précieuse de moralité et de bonne éducation. Deux cent trente-cinq cours d'adultes ouverts l'an dernier témoignent que vos instituteurs, eux aussi, ont suivi avec zèle l'impulsion énergique donnée par un ministre infatigable à l'éducation populaire. Nul doute que, cet hiver, ils ne se remettent courageusement à l'œuvre. Conviés naguère à la grande fête de la civilisation moderne, au nom du Souverain dont le règne sera appelé dans l'histoire le règne des Ecoles, et profondément touchés de l'auguste bienveillance dont ils ont été l'objet, ces humbles missionnaires du progrès vont se dévouer plus que jamais à la réalisation du vœu le plus cher de Napoléon III, le

règne de la justice et de la paix par la lumière, et la « rédemption du peuple par l'instruction. »

L'enseignement primaire est fondamental, mais ne suffit pas. Il pose seulement les bases des connaissances; l'enseignement secondaire en élève l'édifice, et l'enseignement supérieur le couronne. C'est à ces deux derniers degrés que l'instruction déploie tout le ressort et développe toute l'étendue des facultés humaines, en faisant produire à l'esprit ses idées les plus profondes et les plus sublimes, au cœur ses sentiments les plus délicats et les plus généreux. C'est là qu'elle nous donne toute notre valeur, toute notre dignité; car, s'il est grand de connaître et de gouverner les forces de la nature, il est encore plus grand de se connaître et de se gouverner soi-même : « Une belle pensée, un noble sentiment, un acte de vertu font bien mieux de l'homme le roi de la création, que la faculté de faire parvenir instantanément au bout du monde ses commandes et ses désirs. »

L'enseignement primaire et professionnel, à l'usage de tous, se renferme dans la sphère des besoins de la vie commune. Il ne saurait se passer d'un peu de théorie sans doute, mais il a un caractère essentiellement pratique.

L'enseignement secondaire et supérieur ne s'adresse qu'à l'aristocratie des intelligences. Il dépasse le cercle du réel; il s'attache à l'expression de l'idéal, qui n'est point une chimère. L'idéal est un type éternel, un principe vivifiant, qui féconde, étend, élève le réel; c'est l'étoile polaire qui guide les pas de l'humanité dans sa marche indéfinie vers le mieux. L'humanité ne l'atteindra jamais; elle doit le poursuivre toujours, sous peine de s'immobiliser.

Les nations qui, dans la suite des temps, ont marché à la tête des autres et porté le flambeau de la civilisation dans le monde, ont dû leur prééminence moins à la force des armes qu'à celle de la pensée, moins à un désir invincible des jouissances matérielles qu'à un sentiment plus vif de l'idéal.

Cette royauté de l'intelligence et du goût, l'esprit français ne l'abdiquera pas. Ce serait une déchéance, dont heureusement nous ne sommes point menacés.

L'enseignement secondaire n'a pas lieu d'être jaloux des attentions dont l'enseignement primaire est l'objet, et dont il ne peut, d'ailleurs, que profiter lui-même. Ces concours établis entre les lycées et colléges d'une même Académie et entre tous ceux de la France entière ne sont-ils pas des moyens puissants d'émulation, et les études classiques ne doivent-elles pas nécessairement se fortifier dans ces luttes pacifiques?

Le Lycée de Nantes y a recueilli sa part de succès. Ils sont dus au travail des élèves, mais aussi à l'enseignement des maîtres et à la sage direction de ce bel établissement, qui vient de prendre, avec la nouvelle année classique, une prospérité nouvelle : conditions heureuses et gages certains de nouvelles victoires à l'avenir.

Un lien étroit unit le Lycée à l'École supérieure des Sciences et des Lettres : il lui prête plusieurs de ses professeurs, et l'empressement avec lequel on suit leurs cours publics prouve assez qu'on en apprécie le bienfait.

M. le Directeur, dans son activité, n'a pas borné son enseignement à l'École; il a fait entendre encore sur un autre théâtre sa parole sympathique dans une conférence dont on se souvient.

C'est une institution ou plutôt une résurrection heureuse, Messieurs, que celle de ces Conférences publiques, où d'utiles vérités de l'ordre moral ou scientifique sont présentées sous une forme aimable, accessible à tous et propre à les populariser. Elle répond à un besoin du temps. Aussi voyons-nous des femmes même, que vous accueillez du reste avec une parfaite courtoisie, consacrer à cette vulgarisation de la science toutes les grâces de leur esprit, toutes les séductions de leur talent. Puissent-elles trouver des imitateurs parmi les professeurs distingués de la ville de Nantes!

Ce vœu, je l'étends à l'École de Médecine comme à l'École des Sciences, que je vois réunies l'une et l'autre dans cette enceinte par un échange d'hospitalité fraternelle. Filles de l'esprit humain, elles sont sœurs dans leur estime réciproque comme dans l'estime publique.

L'École de Médecine de Nantes est une des premières de l'Empire par son admirable installation, par son matériel scientifique, et surtout par le talent de ses professeurs.

Pourquoi faut-il, Messieurs, que je mêle à la fête d'aujourd'hui un souvenir douloureux? Pourquoi faut-il que j'aie à déplorer avec vous la perte du professeur éminent, de l'excellent directeur qui a tant contribué, par ses longs et patients travaux, à développer un des principaux éléments de la supériorité de cette École, la richesse de son musée anatomique?

Des études non moins remarquables valurent au docteur Hélie le prix Godard en 1865, et, en 1867, la croix de la Légion d'honneur. Hélas! elle a brillé trop peu de temps sur sa poitrine!

Je ne répèterai pas ici, Messieurs, les éloges que les collègues et les amis de cet homme de bien ont prononcés sur sa tombe avec l'éloquence du cœur; mais je dois y ajouter un nouvel hommage, qui touchera ceux qui l'aimaient. M. le Ministre a chargé M. le Recteur de l'Académie d'adresser aux parents de votre regretté directeur des témoignages de douloureuse sympathie au nom de Son Excellence. M. le Recteur m'a confié cette mission, et je croirais ne l'avoir remplie qu'à moitié, si je ne faisais part aux collègues et aux élèves du docteur Hélie, sa seconde famille, de cet honneur rendu à sa mémoire.

Sa mort a fait un double vide. Il a dû être remplacé et comme directeur et comme professeur, d'où résulte un mouvement dans le personnel de l'École. Les choix récents faits par la sagesse de M. le Ministre, en rapport avec les aptitudes et l'expérience acquise des candidats, ne pouvaient mieux répondre à tous les besoins du service et au vœu général.

M. Pihan-Dufeillay, professeur de pharmacie et de toxicologie, que des titres nombreux, l'estime et l'affection de ses collègues semblaient désigner à Son Excellence, est nommé directeur de l'École.

M. Laënnec, professeur-adjoint d'anatomie et de physiologie, devient, par un avancement naturel, titulaire de sa chaire.

M. Joüon, suppléant pour les chaires de chirurgie et d'accouchements et chef des travaux anatomiques, est, selon son désir, nommé professeur-adjoint d'anatomie et de physiologie.

M. Chartier, suppléant pour les chaires d'anatomie et de physiologie, est nommé, en outre, chef des travaux anatomiques.

M. Vignard, docteur en médecine, chirurgien suppléant des hôpitaux de Nantes, professeur du cours départemental d'accouchements, est nommé suppléant pour les chaires de chirurgie et d'accouchements.

Ainsi représentée, Messieurs, l'École de Médecine de Nantes n'a pas à craindre de déchoir. Il y a tout lieu de croire, au contraire, que, à la faveur de ses ressources et de ses forces acquises, elle élèvera plus haut encore sa gloire et sa prospérité.

Les résultats des examens et des concours témoignent que le travail des élèves a dignement répondu aux efforts des maîtres. Outre les prix accoutumés, des récompenses extraordinaires ont été accordées, cette année, à plusieurs étudiants de notre École de Médecine.

Il y a un an, à pareil jour, mon prédécesseur louait ici le courage dont tous ont fait preuve en face d'une redoutable épidémie. Il mentionnait spécialement les noms de MM. Provost, Eonnet, Malherbe et Jankerguistel, qui, soit dans les hôpitaux, soit dans les communes rurales où ils ont été envoyés, se sont particulièrement distingués. M. l'Inspecteur d'Académie exprimait l'espoir que leur belle conduite, sur la double et bienveillante recommandation de M. le Recteur et de M. le Préfet, obtiendrait les récompenses que l'École demandait pour eux à l'Administration supérieure.

Cet espoir légitime n'a pas été trompé. M. le Ministre, comme toujours, s'est montré, à l'égard de nos courageux étudiants, juste appréciateur des sentiments généreux autant que du savoir : remise totale ou partielle leur a été faite des frais d'inscription et des droits d'examen.

Jeunes soldats de la charité, recevez ici nos vives félicitations. Vous entrez dans la carrière avec une vocation véritable ; vous y apportez la qualité essentielle et caractéristique du médecin, le dévouement. Vous êtes l'honneur de l'École, l'espoir de la société. N'oubliez pas qu'en vous donnant aujourd'hui un témoignage exceptionnel de son estime, elle vous donne à la fois cet enseignement : Il est en ce monde une chose plus belle encore que la science, c'est la vertu.

La parole a été donnée ensuite à M. Pihan-Dufeillay fils, professeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie, qui s'est exprimé en ces termes :

Parler devant vous, Messieurs, est un honneur dévolu chaque année à l'un des professeurs de notre École ; honneur justement envié puisqu'il assure pour quelques instants la bienveillante attention des premiers magistrats et de l'élite des citoyens de la cité.

Rappeler les traits chéris d'un maître pour donner sa vie en exemple à ses disciples, esquisser les phases et les évolutions d'une doctrine, étudier les progrès et faire ressortir la philosophie de quelque partie de la science, tels sont les sujets que l'usage a consacrés comme dignes à la fois d'exciter la verve d'un orateur et d'intéresser l'esprit élevé de l'auditoire dont la présence concourt si puissamment à l'éclat de notre séance de rentrée.

Je me permettrai cependant de déroger à l'habitude et d'abandonner pour aujourd'hui ces aperçus où se complait l'esprit

dégagé de toute entrave pour m'arrêter à un plus humble objet. Je voudrais descendre du panégyrique de la science à l'éloge du savant, substituer à l'exposé des grandeurs de l'art celui des fatigues de ses adeptes, opposer enfin au travail tranquille et à la gloire facile du théoricien quelqu'une de ces vertus méconnues qui honorent la carrière du plus humble praticien.

De toutes les sciences appliquées la médecine est celle dans laquelle le plus profond intervalle sépare la théorie de la pratique. Au savant, il ne faut qu'intelligence et travail; au médecin, on demande avant tout les qualités qui font l'homme de cœur et l'honnête homme. De tous deux on exige l'étude, la réflexion, et le labeur quotidien; mais au médecin seul appartient l'honneur d'exercer une profession qui exige un dévouement incessant, un oubli fréquent de ses intérêts, une véritable prodigalité de lui-même; profession vraiment libre, puisqu'elle ne relève dans ses détails que de l'appréciation de la conscience; profession vraiment grande, puisqu'elle fait un appel égal aux facultés du cœur et à celles de l'esprit, au savoir et au désintéressement; profession vraiment noble, puisque les encouragements matériels y sont rares et que la récompense ne consiste souvent que dans l'intime satisfaction du devoir accompli.

Toutefois, Messieurs, ne me reprocherez-vous pas de faire preuve d'imprudence ou de présomption en cherchant à ébaucher pareille esquisse? Sachez du moins, et vous excuserez ma hardiesse, qu'il m'a suffi pour trouver les éléments de cette périlleuse entreprise d'interroger la vie militante de ceux qui m'entourent et de puiser à pleines mains dans la modeste carrière de maîtres aimés. Devant moi, autour de moi, je n'ai rencontré que nobles exemples et que bonnes actions. Puissé-je être assez heureux pour les apprécier dignement et pour vous en montrer la source dans l'une de ces qualités dont le plus bel apanage est peut-être de s'ignorer elle-même.

Celui qui, aux premières années de la virilité, s'élance à la

recherche d'une profession, sans autre but que de s'assurer le pain de chaque jour et la tranquillité de la vie ne doit point songer à la pratique de la médecine. D'amères déceptions, des anxiétés quotidiennes, un repos incertain, une responsabilité aux limites toujours indécises, une fortune plus que douteuse, voilà, en peu de mots, le résumé habituel d'une carrière médicale. Aussi est-il permis au débutant, avant d'engager son existence entière dans cette servitude volontaire, de douter de ses forces; et, plus tard, quand abandonnant les bancs de l'École et rompant avec l'heureuse insouciance de la jeunesse, le médecin se trouve aux prises avec la réalité, quand il lui faut surmonter incertitudes, hésitations, dégoûts et tentations, quand il doit sacrifier sans murmures amour-propre et intérêts, exposer de sang-froid réputation et santé; ai-je tort de prétendre qu'aux adeptes d'une telle profession il faut, avant tout, énergie et courage pour faire honneur, jusque dans leurs occupations les plus monotones, au beau titre dont ils sont revêtus?

Courage! — qualité banale, répète-t-on à l'envi, chez un peuple qui se passionne pour les belles actions, dans un pays où par tradition on méconnaît le danger, où par point d'honneur on risque gaiement, je dirais presque follement sa vie. — Beau nom et grandes prétentions, penseront au contraire ceux qui, sans se laisser éblouir par la hardiesse et la témérité, font consister le vrai courage dans cette vertu qui élève l'homme au-dessus de lui-même, moins en l'arrachant à la crainte du péril qu'en détruisant ses sentiments innés d'égoïsme et en lui donnant la force de dominer les entraînements irréfléchis pour n'obéir, quoi qu'il arrive, qu'à la voix du devoir et de la conscience. « Le vrai courage, écrivait Vauvenargues, est une » des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme; » et, pour justifier sa pensée, il suffisait au philosophe d'énumérer quelques-unes de ses formes : « Il y a, nous dit-il, courage contre la » fortune qui est philosophie, courage contre la misère qui est

» patience, courage à la guerre qui est valeur, courage dans » les entreprises qui est hardiesse, courage fier et téméraire qui » est audace, courage contre le vice qui est sévérité. » Ajoutons le courage de réflexion, le courage d'abstention et d'impassibilité, le courage d'abnégation, et nous serons loin encore d'avoir signalé toutes les variétés dont l'ensemble constitue cette vertu aux mille aspects que nous appelons LE COURAGE MÉDICAL.

Et ne croyez pas, Messieurs, en dépit de cette longue énumération, qu'il s'agisse ici de l'une de ces perfections dont il est à peine permis à quelques rares élus d'approcher. Il suffit d'un rapide coup d'œil autour de nous pour voir combien est grand le nombre de ceux qui ont su honorer la profession que nous sommes fiers d'exercer. C'est qu'heureusement aux qualités qui sont l'œuvre de la réflexion et d'une puissante volonté le médecin joint celles qu'il puise naturellement à la source commune de l'origine et de l'éducation; qu'il s'agisse de braver le danger avec une insoucieuse indifférence et de combattre l'ennemi pied à pied, poitrine contre poitrine, qu'il faille neutraliser par l'audace la supériorité du nombre, et je crois que dans notre pays peu d'hommes voudraient se soustraire aux entraînements d'une pareille lutte. Quand les chirurgiens de nos armées, abandonnant le bistouri pour l'épée, ont su protéger leurs convois et sauver par les armes les malades qui devaient déjà la vie à leurs soins, n'ont-ils pas montré que la science n'exclut point la bravoure et que le médecin sait devenir soldat au besoin?

Et quel nom donner à ce sublime élan qui entraînait naguère des divers points de l'Europe sur les champs de bataille d'Allemagne et d'Italie toute une cohorte des nôtres? Guidés par le seul espoir d'être utiles, jeunes et vieux ont abandonné repos, famille, occupations, pour se vouer sans distinction de nations au soulagement de tous. S'enfonçant au plus épais de la mêlée pour y relever les blessés, consacrant leurs jours et leurs veilles au soin des ambulances, prodigues de leur personne, oublieux

de leurs besoins, aussi ardents à sauver que d'autres à frapper, ils n'ont voulu pour seule récompense de leur dévouement qu'opposer à la trop longue liste des victimes le nombre des malheureux dont ils ont su diminuer les souffrances. Ajoutons que le médecin n'a que bien rarement à compter, pour le soutenir dans l'accomplissement de son périlleux devoir, sur ce vertige de l'action auquel les plus braves doivent souvent leurs meilleures prouesses. C'est dans sa pleine volonté, dans l'entière possession de lui-même qu'il puise sa force, celui qu'on a ironiquement flétri de l'appellation de non-combattant. Non, je l'avoue, il ne cherche ni à frapper ni à détruire ; il sait que son devoir à lui est de conserver. Mais en est-il moins brave parce que c'est aux difficultés de cette mission de charité qu'il mesure son courage ? Dupuytren aux Buttes Chaumont refusant d'abandonner une masure qui s'effondrait sous la mitraille avant d'avoir pansé son dernier blessé, ne se montra-t-il pas l'égal des soldats et des citoyens qui se ruaient à la mort, aveuglés de rage et de désespoir? Saint-Hilaire, impassible au milieu du désastre de Trafalgar, préférant s'engloutir avec son vaisseau plutôt que d'abandonner ses blessés, ne fut-il pas à la hauteur de l'héroïque équipage qui dans l'enivrement du combat préféra la mort à la reddition ?

Mais en pareil cas tout en s'exposant stoïquement au péril on peut du moins en apprécier l'étendue et lui proportionner ses forces. Point d'incertitudes, point d'hésitations ; la lutte est commune ; l'élan des audacieux entraîne les timides. Cette contagion de l'exemple, l'un de nos spirituels romanciers l'a bien comprise lorsqu'il prétend que les braves seraient plus rares si les batailles se donnaient à minuit. Idée fort juste, non pas sans doute que le courage puise sa principale force dans la vanité, mais parce qu'il ne suffit pas toujours d'un moral bien trempé pour aborder vaillamment le danger. Il faut encore s'habituer à l'idée de ce danger, en mesurer la grandeur, en apprécier la

portée; il faut, pour tout dire, n'avoir point à lutter contre cet indicible émoi de l'inconnu, ce malaise de l'isolement, qui font hésiter jusqu'aux plus intrépides. Le grand jour, l'œil de tous, l'exacte connaissance du péril, une noble émulation, le puissant entraînement de l'exemple, voilà les éléments auxquels l'homme doit habituellement la plénitude de ses forces et de son courage.

Que de fois ces énergiques stimulants ne manquent-ils pas au médecin? Suivez-le dans les hôpitaux, au milieu des populations que décime l'épidémie; voyez-le dans sa lutte contre cet adversaire insaisissable que révèlent seules la rigueur et la multiplicité de ses coups; vous le trouverez toujours calme, résolu, encourageant les uns, rassurant les autres. Il cache ses préoccupations, soutient ceux qui chancèlent, combat l'effroi général; il ne compte ni ses fatigues, ni ses peines, il se multiplie pour faire face à tout. Dédaigneux du danger il brave le fléau avec une froide imprudence jusqu'au moment où, payant de sa vie ses héroïques efforts, il tombe à son tour brisé par son terrible ennemi. Quelle serait longue, mais quelle serait difficile à dresser la liste de ces modestes victimes! Ne savons-nous pas que le souvenir du médecin ne survit que rarement au mal qu'il a combattu? Plus d'un siècle s'est écoulé et le nom de Belzunce est encore dans toutes les bouches; mais qui parle aujourd'hui de Bertrand et de Didier dont le silencieux dévouement ne le céda jamais au zèle mémorable de leur illustre évêque? La pratique civile est riche en pareils exemples et les statistiques prouvent qu'il n'est pas, dans le cours d'une campagne, de corps d'officiers aussi douloureusement éprouvé que le corps médical de l'armée. Soldats de la charité ces hommes tombent un à un, sans bruit, sans éclat, sans illusions. Rien ne les étonne, rien ne les arrête, parce que c'est de la raison et du cœur que leur vient la force de continuer cette lutte inégale. Ils ont fait le sacrifice de leur vie et ils en trouvent dans une mort obscure le digne couronnement. « On doit

2

bien faire pour soi et non pour le bruit, » disait Alfred de Vigny. Cette maxime, le médecin a su la pratiquer de tout temps.

Aussi, pour quelques actes qui forcent à la longue l'admiration et la reconnaissance, combien en demeure-t-il, et des plus méritants, à jamais ignorés; combien surtout en est-il de méconnus ou de dénaturés par l'ignorance et l'indifférence publiques !

Une épidémie sévit; le mal gagne de proche en proche; les populations s'effraient; les esprits se démoralisent; le malade n'a plus ni famille ni amis. Au milieu de cette calamité, un homme demeure insensible à la terreur : il approche des mourants, il les touche, il les soigne, il vit au milieu d'eux et semble provoquer la maladie et se jouer du danger. Cet homme c'est le médecin. Le péril passé on oubliera sa noble témérité; bien mieux ! elle sera peut-être taxée de forfanterie par ceux là mêmes auxquels elle a bénéficié et qui espèrent excuser de la sorte leur timidité. — Forfanterie ! — Etait-ce donc un si futile motif qui poussait deux jeunes gens, devenus plus tard la gloire de l'Ecole de Paris, à dormir dans le lit où reposait encore chaud le cadavre d'un pestiféré ! Etait-ce encore forfanterie quand Desgenettes, au milieu des horreurs de Jaffa, s'inoculait la peste pour relever le moral d'une armée que terrifiait la crainte de la contagion; quand pour rassurer une population que décimait le fléau, Cordier se revêtait de la chemise et des haillons d'un cholérique; quand enfin Foy, Pinel, Vérat, ne craignaient point de s'inoculer publiquement le sang et les déjections d'un moribond ?

Maintenant, regardez ce cadavre : c'est celui d'un médecin; on l'a trouvé gisant dans son cabinet, au milieu des préparations dont il voulait apprécier l'énergie et connaître les effets. Il était de ceux qui aiment et respectent la souffrance, de ceux qui ont toujours repoussé la honteuse doctrine de l'*anima vilis* pour ne voir dans le malheureux qu'un être digne avant tous autres de soins et d'affection. Il connaissait le danger de ses expériences;

aussi a-t-il voulu être seul à l'affronter; heureux, s'il eût réussi, de grossir l'avoir commun du fruit de ses laborieuses recherches. Ses forces l'ont trahi, il a succombé à l'épreuve. — Imprudence! s'écria-t-on de toutes parts. — Courageuse abnégation! répondrai-je.

Evoquerai-je aussi la mémoire de ces hommes (la médecine les compte par centaines), qui consacrent leur existence à la poursuite des secrets de la nature et à la solution de ses éternels problèmes? Celui-là s'inocule un redoutable virus, et, dût son corps se couvrir pendant de longues années de hideux ulcères, il trouvera les lois auxquelles obéit le mal qu'il n'a pas craint d'affronter. Celui-ci s'efforce de provoquer sur lui-même telle maladie d'origine mal connue dans l'espoir d'en établir l'étiologie et d'en déduire la prophylaxie. Cet autre enfin recherche dans les organes contaminés les causes secrètes d'une affection contagieuse. Le danger est imminent, mais qu'importe! put-on jamais calculer les conséquences d'une heureuse découverte?

Curiosité que tout cela! — peut-être; — mais en tout cas curiosité nécessaire puisqu'elle substitue la raison à la routine, la science à l'empirisme; curiosité bienfaisante puisque nous lui devons toutes les conquêtes utiles de notre art; curiosité périlleuse, car il n'est pas d'année qui n'ait vu de chercheur succomber à la peine. Que de jeunesse, que d'espérances, que de rêves brillants n'a-t-elle pas engloutis, cette curiosité! Et cependant chacun de nous a-t-il jamais connu la crainte dès qu'il s'est agi d'apporter la plus petite pierre au monument de la science? C'est que l'homme de cœur est riche d'idées généreuses, mobiles élevés, féconds en grands résultats où il renouvelle incessamment ses forces et puise le courage de s'arracher aux préoccupations du danger personnel. Sa grande ambition est de travailler au bien commun, et si la mort le surprend en chemin, il sait du moins que son œuvre ne demeurera point stérile. Un jour viendra où

de la graine semée naîtra la moisson; s'il n'est plus là, d'autres la recueilleront pour lui.

... Carpent sua poma nepotes.

Nous voilà bien loin déjà, Messieurs, de cette bravoure chevaleresque si souvent exaltée comme la plus noble forme du courage viril. Et cependant nous n'avons encore envisagé que les côtés brillants, si je puis dire, du courage médical. C'est dans la vie de chaque jour, au milieu des occupations quotidiennes, que surgissent les épreuves les plus redoutables. Là, le combat se livre dans l'ombre, et dans cette lutte qui surexcite toutes les belles passions, l'héroïsme n'est connu que de Dieu.

Quelle que soit l'heure, quel que soit le lieu où s'abatte la douleur, le médecin est prêt à répondre à sa voix. Fatigué, épuisé, il se ranime au cri du malheureux qui l'invoque. Aussi malade parfois que celui qui l'appelle, il se roidit pour n'écouter que l'ordre impérieux du devoir. « Joies de la famille, réunions de l'amitié, distractions, repos, sommeil même, tout lui est interdit dès qu'un être souffrant l'implore. »

Si du moins cet inépuisable dévouement suffisait à lui conquérir la reconnaissance du malade, il trouverait dans sa gratitude un puissant stimulant de ses forces et une douce récompense de ses fatigues. Malheureusement, au milieu même des populations éclairées des villes et plus encore dans le peuple égoïste des campagnes, le nombre s'accroît chaque jour de ceux qui ne voient dans le médecin qu'une sorte de mercenaire dont ils marchandent le temps et dont un modique salaire acquitte tous les soins. En butte à une honteuse concurrence, à de sourdes intrigues, écrasé sous le poids d'une injuste responsabilité, il use jeunesse et santé dans une lutte incessante contre l'ingratitude et la pauvreté. Inquiétudes et chagrins, lassitude du corps et soucis de l'esprit, difficultés du présent et préoccupations d'avenir, tout l'accable à la

fois. Mongo-Park, le célèbre explorateur de l'Afrique centrale, la connaissait bien, cette vie militante, toute d'incertitudes et de labeurs, lorsqu'il prétendait préférer à l'exercice de la médecine qu'il avait autrefois pratiquée, les dangers permanents et les fatigues inouïes de voyages au milieu desquels il devait finir par trouver la mort. Travail excessif, dédain, ingratitude, voilà donc souvent le lot du médecin. Il est lourd à porter, mais son âme sait demeurer à la hauteur de l'épreuve. Sa résignation à l'accepter, son courage à la supporter lui ont acquis la plus enviable des récompenses, l'estime des hommes de bien.

Souvenons-nous aussi que le dévouement de chaque heure, l'expérience lentement amassée ne suffisent point à mener à bien la rude tâche du médecin s'ils ne s'appuient sur une instruction solide et sur l'appréciation raisonnée des progrès de la science.

Il n'est que trop vrai qu'après de laborieuses et pénibles journées le corps fatigué s'associe difficilement aux travaux de l'esprit. Il n'en faut pas moins, quoi qu'il en coûte, accorder chaque jour quelques heures à la réflexion et à l'étude, car chaque jour cette science qui nous guide marche, s'élève, et c'est à nous de suivre ses pas. Sachons donc faire à l'érudition moderne une large part dans nos travaux, mais ne permettons jamais à ses séduisants attraits de nous fasciner au point de chasser de notre esprit le souvenir des admirables œuvres, modèles de tact clinique et de fine observation, que nous ont léguées les maîtres du passé. Leur lecture est l'indispensable complément, je dirai presque l'utile correctif de la science contemporaine. En nous rappelant des vérités oubliées ou méconnues, en nous révélant l'opinion d'hommes d'un incontestable génie, en nous montrant le sort réservé par le temps à d'ingénieuses théories et à de bruyantes découvertes, elle nous affranchit de la trop grande séduction des idées nouvelles et nous apprend à faire justice des exagérations auxquelles se laissent fatalement entraîner en tout pays les novateurs exclusifs.

Nous ne sommes plus à l'époque où l'art médical se résumait dans l'application de formules bizarres et dans la discussion de thèses arides. Aujourd'hui le cercle des connaissances qui, à divers titres, se rattachent à la médecine recule indéfiniment ses limites. Comment donc supposer qu'on puisse parcourir ce cycle immense sans un labeur quotidien et assidu? Et comment obtenir ce travail si le désir d'apprendre ne faisait oublier la fatigue, si la volonté de s'instruire ne domptait le besoin du repos? C'est qu'il n'en est point de la médecine comme de beaucoup d'autres sciences qu'il est permis de posséder à des degrés imparfaits. Avec un peu de chimie ou un peu de physique on devient un peu chimiste ou un peu physicien ; avec une instruction médicale insuffisante on n'est qu'un être dangereux, assez hardi pour faire le mal, trop ignorant pour l'empêcher. Or, pareille ignorance est crime quand il s'agit de la vie et de la santé des hommes.

Cette loi de l'étude journalière, cette nécessité du travail de chaque soir, nous la comprenons. Ayons le courage de l'exécuter. Nos maîtres nous ont donné l'exemple de leur fidélité à ce devoir et, sans aller bien loin, je pourrais citer plus d'une victime tombée sur cette brèche obscure. Soutenons le drapeau qu'elles ont si noblement porté. Rappelons-nous d'ailleurs que l'habitude du travail le change en distraction, et que plus d'une fois les jouissances de l'étude auront assez de charmes pour tromper la fatigue du jour.

Quant à vous, Messieurs les élèves, n'oubliez pas qu'il ne vous suffit point de faire preuve de vaillance et d'abnégation. Ce sont là qualités trop communes à votre âge pour qu'elles aient la vertu de vous dispenser de vos autres devoirs. Vaincre l'entraînement de la jeunesse, fuir les distractions frivoles, consacrer au travail un temps que tout vous sollicite à donner au plaisir, telle est la ligne de conduite dont vous ne devez dévier. Pour mener à bien ce sévère programme, il faut une grande force de volonté ; disons le mot, il faut du courage. Or, ce n'est ni ce courage, ni cette

énergie qui vous font défaut. Si quelque chose vous manque, c'est uniquement de savoir tirer un utile parti de vos belles qualités. Apprenez donc à bien user des années de votre jeunesse; souvenez-vous qu'élèves aujourd'hui, vous serez praticiens demain. Alors apparaîtront les vides qu'une coupable négligence aura creusés dans votre avoir, et quoi que vous fassiez, il sera désormais trop tard pour les combler. « On peut continuer à tout temps l'estude, non pas l'escolage, » a dit Montaigne. Méditez cette parole, et puisqu'écoliers vous êtes, travaillez en écoliers; c'est le meilleur apprentissage pour savoir bientôt étudier en maître.

S'il importe tant au médecin de généraliser son instruction, c'est que son rôle ne se borne point à la guérison du corps. Il a, si je puis dire, charge d'esprits. Aux ministres d'un culte sacré appartient de guider l'âme dans les voies de la sagesse; mais au médecin revient une grande et légitime mission : celle de pourchasser loin de nos sociétés la honteuse lignée de l'ignorance, la routine et le préjugé. Plus que toute autre science peut-être, la médecine leur a payé un écrasant tribut, et le jour n'est point encore bien loin où un profond observateur immortalisait l'un des vices de son siècle en adressant ces simples paroles à Gil-Blas par la bouche de Sangrado : « Le préjugé l'emporte chez toi sur l'expérience; donc tu seras médecin. » Le temps heureusement a fait justice de cet amer sarcasme; le médecin a renié l'idole. Soutenu par l'influence que donne le savoir il est devenu le missionnaire naturel des idées larges et progressives. Placé au milieu de gens moins favorisés que lui il doit signaler leurs habitudes vicieuses, combattre leurs préjugés, les mettre en garde contre les effets d'une routine dangereuse, leur apprendre enfin à discerner le faux du vrai. Mais que d'obstacles, que d'hostilités surgissent sous ses pas; que d'inimitiés, de haines, de vengeances lui suscite cet amour désintéressé de la vérité! L'absurdité, a-t-on dit, n'est pas sans attraits pour la multitude :

« *Vulgus vult decipi.* » Le médecin n'a que trop d'occasions d'apprécier à ses dépens l'exactitude de ce triste adage. Ceux-là même que leur répugnance aux pratiques du charlatanisme signale comme ses prosélytes naturels lui deviennent souvent hostiles. Les indifférents, les esprits faibles qui ne savent point rompre avec leurs habitudes, qui haïssent d'avance tout ce qui secoue leur torpeur, se joignent à ceux dont il trouble les honteux calculs. Malheur à lui quand il veut dépister la fourberie, démasquer le mensonge, redresser les faux jugements, combattre les opinions erronées et les hypothèses captieuses ! Tous les moyens servent à l'attaquer, toutes les armes deviennent bonnes pour le frapper.

Honneur donc au médecin assez soucieux de son devoir pour marcher avec fermeté au devant du danger; honneur à l'homme assez fort de sa conscience pour n'opposer aux clameurs de la foule que le calme, la dignité, la résignation et la confiance dans l'avenir !

Est-ce donc courage de philosophie que de jouer ainsi réputation, fortune, position, pour le bien d'autrui? Est-ce courage de patience que de consacrer vingt années d'un sublime entêtement à déraciner une erreur? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que le médecin s'inquiète fort peu du nom dont on décorera ses actes; il lui suffit de montrer qu'il possède une âme assez noble pour sacrifier ses intérêts au triomphe du vrai.

C'est au milieu de ces labeurs ingrats, dans ces combats toujours renaissants que s'épuise l'existence du médecin. Périls connus, dangers imprévus, travail d'esprit, fatigue de corps, responsabilité morale, animosités intéressées, rien ne le détourne de l'aride sentier du devoir. Il se fait gloire d'appartenir à tous, de tout supporter sans affectation, de tout braver sans jactance. « *Aliis inserviendo consumor,* » telle est, si j'ai bonne mémoire, la devise d'un portrait célèbre. Or cette devise, n'est-ce point à la profession médicale qu'elle devrait appartenir? N'ont-ils pas

mieux que tous autres le droit de la revendiquer, ceux qui vouent exclusivement au service de l'humanité leur intelligence, leurs forces et leur vie?

Certes pareille mission est belle à accomplir; mais aujourd'hui que tout se compte, que tout se chiffre, faut-il dire ce qu'elle coûte à remplir? C'est dans la force de la virilité, souvent même dans la séve de la jeunesse que succombe le médecin. A peine en est-il quelques-uns auxquels il soit donné de parcourir la carrière dans son entier, et ces heureuses exceptions font plus vivement encore ressortir les vides prématurés qui chaque année éclaircissent nos rangs. « *Vitam brevem fecistis, non accepistis,* » écrivait Sénèque à ses concitoyens; honte à ceux dont les vices ont provoqué ce sévère reproche du philosophe, mais respect aux hommes qui remplissent si bien chacune de leurs journées qu'ils ne craignent point d'en abréger le nombre.

Elle arrive enfin, cette mort si audacieusement bravée. Cette fois elle est assurée de sa victime. Elle s'avance dans son effrayante nudité; rien ne la voile, rien ne la masque, car seul au monde peut être le médecin a perdu cette dernière richesse du malheureux, l'illusion qui console et l'espérance qui soutient. Face à face avec la maladie, son éternelle ennemie, il en calcule la gravité, en mesure les progrès, en précise l'issue. Fidèle à ses habitudes de lutte, il s'efforce de tenir tête au mal, il cache ses souffrances, rassure ceux qui l'affectionnent et attend avec résignation et fermeté le terrible instant au-delà duquel il sait trouver la véritable récompense d'une vie de charité, d'abnégation et de dévouement. A ce moment où la pensée, libre de toute préoccupation d'intérêt et d'orgueil, se dégage des liens terrestres pour peser les actes d'une existence entière et scruter les plus intimes replis de la conscience, à ce moment s'évanouit le courage d'emprunt dont savent se parer les gens habiles; mais là aussi brille d'un splendide et dernier éclat le vrai courage, j'entends le courage de l'homme de cœur et de l'honnête homme.

Telle vie, telle mort. Voilà pourquoi le médecin sait toujours bien mourir.

Je m'arrête, Messieurs, à cette rapide ébauche du courage médical. Non certes que le sujet soit épuisé ; on y trouvera toujours ample moisson. Toutefois, en insistant, je craindrais d'abuser de la bienveillance que vous m'avez gracieusement accordée. Puissé-je seulement avoir conquis votre approbation sans réserve, lorsque je dirai qu'une immuable volonté de bien faire, une conscience qui, esclave du devoir, ne fléchit jamais sur le sentier de l'honneur, constituent, dans sa plus noble acception et dans sa plus large définition, LE COURAGE MÉDICAL.

M. Anthoine, professeur de littérature à l'Ecole préparatoire des Sciences et des Lettres, a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

L'École des Sciences a souhaité que celui qui dans son sein représente les Lettres eût l'honneur et le souci de porter en son nom la parole devant cette assemblée. J'ai été, je le reconnais, plus sensible à l'honneur qu'au souci : car le souci ne regardait que moi ; l'honneur était pour les Lettres. Comment en effet expliquer le choix qui m'a mis en cette place, s'il n'est un hommage rendu aux Lettres elles-mêmes ? Aussi, tout en ne me faisant illusion ni sur mes forces, ni sur la trop lourde charge qui allait peser sur elles, je me suis réjoui : à tous les yeux éclatait une preuve nouvelle de l'esprit qui a toujours animé notre École. Fondée pour répandre l'enseignement scientifique, elle faisait dès le début à l'enseignement littéraire une place que bientôt elle agrandissait encore. Les Sciences appelant à elles, recevant chez elles les Lettres, leur tendant une main amie et

leur offrant un pacte d'alliance, n'était-ce pas là un heureux et salutaire exemple? Bien plus aujourd'hui, par un de ces témoignages dont on ne peut contester le sens et méconnaître la portée, les Sciences ont voulu attester publiquement la haute et singulière estime où elles tiennent les Lettres, où il les faut tenir. C'est que de jour en jour on se convainc mieux que ce n'est point assez de cultiver les Sciences, qu'il faut, à côté des Sciences qui grandissent, ne pas laisser les Lettres déchoir; on se convainc qu'on ne saurait sans danger porter atteinte à la dignité des Lettres et amoindrir leur action. Hier encore, dans une occasion solennelle, un Ministre qui se fait gloire d'être de son temps, d'en connaître l'esprit et les besoins, célébrait, avec l'autorité qui s'attache à sa parole, les Lettres et l'enseignement des Lettres. Entrant à mon tour dans ces pensées, heureux d'obéir à la fois à de chères convictions et aux obligations que m'impose mon titre en cette École, je viens vous parler des Lettres, de la manière dont il convient d'en comprendre l'étude, de la bienfaisante influence que cette étude bien comprise est aujourd'hui plus que jamais appelée à exercer : grandes et délicates questions qui m'ont paru dignes d'être agitées devant l'auditoire d'élite que nous ramène chaque année cette cérémonie.

Que de fois, Messieurs, n'avez-vous pas, comme moi, entendu abaisser et comme avilir l'étude des Lettres! On la représentait comme s'attachant et s'attardant aux périodes plus ou moins pleines et sonores, aux tours plus ou moins vifs et pressés, pesant des mots, épluchant des syllabes, n'allant guère au-delà : on en faisait une étude bien humble et bien restreinte de la forme. Ceux qui la jugeaient ainsi jugeaient sans doute d'après l'expérience qu'ils en avaient faite; mais cette expérience était incomplète : ils prenaient la partie pour le tout, le point d'où l'on part pour le but où l'on doit arriver; ils ressemblaient à ces gens qui ont à peine mis le pied dans l'humble vestibule et qui croient connaître le palais tout entier. Oui, nous nous occupons

de tout ce qui tient au langage, dans les moindres détails, avec une attentive sollicitude : mais, que nul ne s'y trompe, nous nous attachons à ce travail plus parce qu'il le faut que parce qu'il nous plaît. Qui ne connaît un de ces serviteurs difficiles à vivre, quinteux, bizarres, dont on voudrait maintes fois se débarrasser? On le garde pourtant; que dis-je? on le choie : c'est qu'on a besoin de lui. Il en est ainsi du langage. Qui s'essaie à le manier seulement avec correction et clarté sait déjà ce qu'il en coûte. Comme on serait plus aise de pouvoir s'en passer! Comme il serait plus doux de communiquer sa pensée, sans avoir à l'exprimer, rien qu'en pensant! Mais l'homme (telle est sa condition) est une intelligence de toutes parts enveloppée et comme enserrée par la matière : rien ne pénètre chez lui, rien ne sort de chez lui qu'en traversant la matière. La pensée elle-même, la pensée immatérielle est contrainte, pour se produire au dehors, de se matérialiser : le langage est le moyen matériel nécessaire à nos esprits pour communiquer entre eux. Ecrire, c'est engager l'idée qui flotte librement en nous, délicate et subtile, dans ces formes arrêtées et grossières qui s'appellent des mots, au risque de la froisser et de la déformer. Étudier l'œuvre de l'écrivain et la comprendre, c'est dégager l'idée de la rude enveloppe qu'elle avait dû revêtir et la retrouver, s'il se peut, non altérée et comme dans sa fraîcheur première. Quoi d'étonnant à ce qu'il faille attacher tant d'importance à ces mots chargés d'une si importante mission? Comment ne pas entourer de soins et d'égards, comme font les physiciens pour leurs instruments précieux, cet instrument précieux entre tous, le langage, pour en conserver la facilité à tout noter, à tout rendre, et, pour ainsi dire, l'exquise sensibilité?

Mais si l'étude des Lettres commence par l'étude des mots et de la langue, ce n'est point par là qu'elle finit. Ne nous arrêtons donc pas plus qu'elle à la forme; poussons plus avant, pénétrons jusqu'au fond, et, puisqu'il s'agit d'étudier les Lettres, considérons les Lettres elles-mêmes.

Considérons-les dans leurs manifestations si diverses. La poésie lyrique est aussi vieille que le monde : de quoi a-t-elle sans cesse entretenu l'homme? de l'homme lui-même. Elle dit les émotions de l'homme quand il contemple la nature immense, variée, féconde, éclatante; quand de l'œuvre il élève ses regards vers l'ouvrier, admirant tant d'intelligence, adorant tant de bonté, s'humiliant et parfois s'irritant devant cette grande force qui le domine : elle dit les passions de l'homme, l'amour, la haine, les jalousies, la tristesse qui serre le cœur, la joie qui le dilate : elle dit et elle nous enchante parce qu'elle nous exprime avec une vigueur où nous ne saurions atteindre tout ce que notre âme a souffert, senti, rêvé ou seulement deviné. La poésie épique mêle les dieux aux hommes et met les hommes aux prises avec les dieux : mais son héros, c'est Achille ou Ulysse, un homme. Que nous montre la tragédie? l'homme en ce qu'il a de beau et de grand. La comédie ? l'homme en ce qu'il a de bas et de ridicule. Pourquoi l'éloquence nous touche-t-elle? parce qu'elle nous parle de nous, de nos intérêts : pourquoi nous entraîne-t-elle? parce qu'elle remue en nous les idées qui en tout temps ont été au fond de tous les esprits, éternel patrimoine de l'humanité, justice, honneur, patrie et religion. L'histoire et la philosophie ne prennent place parmi les Lettres que parce que l'une et l'autre nous entretiennent de l'homme. L'histoire suit à travers les temps l'homme agissant et luttant : la philosophie cherche à démêler la nature de l'homme pour en conclure, dans le présent, ses devoirs; dans l'avenir, sa destinée. Prendrons-nous des genres moins relevés? le roman n'a de valeur que s'il étudie et analyse l'homme dans les situations imaginaires où il l'a placé. Où serait l'intérêt de la fable si le langage, les mœurs, les défauts et les travers qu'elle prête aux plantes et aux animaux n'étaient notre langage, nos mœurs, nos défauts et nos travers. Et ces œuvres familières, mémoires et lettres, écrites pour un cercle discret de parents ou d'amis, livrées par

je ne sais quel hasard à la publicité, exemptes à coup sûr de toute prétention à la renommée? Chez elles aucun de ces efforts et de ces effets de style où beaucoup s'obstinent à mettre tout le mérite littéraire : d'où leur vient donc ce charme qui nous attire et nous retient? C'est qu'on y voit l'homme de plus près; on le surprend dans l'abandon de l'intimité; on le pénètre d'autant mieux qu'il est moins sur ses gardes. Pénétrer un homme, toucher le fond de sa nature, démêler le jeu complexe de ses facultés et de ses passions, rattacher toutes ses actions, quelque opposées qu'elles paraissent, à une même cause qui les a toutes produites, son caractère; descendre dans ces ténèbres intérieures, y voir clair, autant qu'il est possible, et dans une âme étudier ce composé toujours divers de forces toujours les mêmes qu'on appelle l'âme humaine, quel gain et quelle joie pour ceux qui comprennent ce qu'est l'étude des Lettres!

Mais pourquoi vous arrêter davantage? N'est-il pas évident que ce qui relie toutes ces productions si variées de la pensée humaine qu'on rapproche et réunit sous le nom général de Lettres, ce qui crée entre elles une sorte de communauté et comme de parenté, c'est qu'elles ont un même objet, l'homme; elles occupent l'homme de l'homme lui-même : de là leur charme; car l'homme s'intéresse à l'homme et à tout ce qui est de l'homme : de là aussi leur utilité, car qu'y a-t-il de plus profitable pour moi que de connaître l'homme, c'est-à-dire moi-même, ceux qui m'entourent, avec qui je suis appelé à passer ma vie, amis ou ennemis, ceux à qui j'unis mes efforts ou j'oppose ma résistance?

Maintenant que j'ai restitué aux Lettres et à l'étude des Lettres leur vrai sens et comme leur dignité, qu'il me soit permis de porter mes regards vers les Sciences.

Ici, un nouvel ordre de choses s'ouvre devant moi : quel spectacle, Messieurs! Les Sciences ont presque changé la face du globe; elles comblent les vallées, abaissent les collines, taillent

et creusent le flanc des montagnes; elles ouvrent aux flots un chemin qu'ils ne connaissaient pas; elles séparent ce qui était uni et unissent ce qui était séparé. Avec l'aide des Sciences, l'homme accommode à son usage la terre, son empire, et, pour en mieux prendre possession, il fait courir le long d'un fil léger à travers les airs et sous les eaux sa pensée souveraine, et l'envoie plus rapide que l'éclair aux extrémités les plus éloignées. Que dis-je? les cieux ne sont pas hors de son atteinte; par les Sciences, il a contraint les astres à lui rendre compte de tous leurs pas, il a mesuré leur course; et maintenant, s'élevant plus haut encore, il aspire à compter les grains de cette poussière lumineuse semée à travers l'incommensurable espace. En un mot, les Sciences veulent tout connaître; elles portent partout leurs ardentes et curieuses investigations : elles ne laissent de côté que l'homme. Ce qu'elles considèrent de l'homme, c'est son corps, ce par quoi il entre en communication avec le monde extérieur et se rattache à la matière : au-delà s'arrêtent et en quelque sorte expirent leurs pouvoirs : l'homme même ne relève pas d'elles.

Je définis, c'est-à-dire je circonscris dans les limites qui lui sont propres le rôle des Sciences, je ne l'amoindris pas; loin de moi une telle pensée! Et quel esprit est assez aveugle pour ne pas admirer cette science qui, de quelques vérités qu'on lui accorde en souriant, tant elles sont simples et banales, tire toute une suite étroitement liée de vérités nouvelles et elles-mêmes fécondes, qui, théorème par théorème, et comme pierre par pierre, élève un édifice aussi solidement qu'ingénieusement construit; et ces spéculations, tout idéales et tout abstraites qui, sans effort et comme naturellement, descendent aux applications de l'ordre le plus vulgaire et, si j'ose dire, le plus grossier; et la Physique qui, sous la multiplicité et la variabilité des phénomènes, cherche la loi une, constante, et retrouve dans la création la pensée divine, qui a tout fait avec *poids, nombre* et *mesure;* et la Chi-

mie, dont on ne saurait rien dire, qui ne reste au-dessous des miracles auxquels elle nous a comme habitués? Les Sciences, issues, comme les Lettres, de l'esprit de l'homme, en racontent et célèbrent, comme les Lettres, la vigueur et la fécondité; mais, ayant une même origine, elles ont une mission distincte, elles marchent par des voies différentes à des buts différents: au lieu d'occuper l'homme de lui-même, elles l'occupent de ce qui n'est pas lui; elles emmènent l'homme hors de lui-même au lieu de le ramener en lui, comme font les Lettres. Or, s'il est bon qu'avec les Sciences je sorte de moi-même pour considérer ce qui est en dehors de moi, il est bon aussi qu'avec les Lettres je rentre en moi-même pour considérer ce que je suis. S'il m'est utile d'apprendre comment marche ce monde extérieur au sein duquel je suis destiné à vivre, il m'est utile aussi d'être initié à la connaissance de ce gouvernement intérieur qui m'a été particulièrement dévolu.

Tel est dans sa simplicité et dans sa grandeur le rôle qu'ont à remplir les Lettres à côté des Sciences; or ce rôle est aujourd'hui plus que jamais utile et nécessaire. Que voyons-nous, Messieurs? Les Sciences, par l'extraordinaire développement qu'elles ont pris tout à coup en ces dernières années, ont frappé les esprits; elles les ont plus encore frappés et gagnés par les applications matérielles où elles ont abouti; car ils sont rares, ceux qui, goûtant l'étude et ses joies austères, aiment les Sciences pour elles-mêmes; l'homme est surtout pris par ce qu'il voit et ce qu'il touche, par ce qui tombe sous ses sens et les flatte. Il considère donc ces expédients nouveaux, menus gains que rencontrent les Sciences à la recherche de plus hauts problèmes et qu'elles abandonnent à l'industrie; il considère ces inventions ingénieuses, destinées à rendre la vie plus commode et plus douce et il y applaudit; il considère ces machines à la masse énorme, au jeu délicat, qu'il voit travailler devant lui et pour lui; il admire tout ce spectacle qui s'étale devant ses yeux; bientôt,

il s'admire lui-même, il s'emplit du sentiment de sa propre grandeur, il regarde d'un œil de pitié les temps qui ont précédé, il est fier de son siècle; il proclame le Progrès. Mais n'est-il pas à craindre qu'ainsi enivré, il ne s'en fasse trop accroire, qu'ainsi attiré hors de lui, il ne se perde lui-même de vue, et ne s'aveugle et ne s'égare? Ce grand et beau mot dont nous aimons tant aujourd'hui à chatouiller nos oreilles et à bercer notre imagination, le Progrès, nous le sommes-nous bien défini? Ne lui laissons-nous pas, avec une certaine complaisance, un sens vague et large? Ne sommes-nous pas enfin, par une confusion flatteuse pour notre amour-propre, trop enclins à nous l'appliquer à nous-mêmes aussi bien qu'à ce qui nous environne? On a récemment tiré du noir goudron des couleurs éclatantes et variées, l'aniline, la fuschine et tant d'autres : voyez le progrès, s'écrie-t-on! — Entendons-nous bien : un progrès de l'art du teinturier. — Nos femmes en seront mieux parées. — Je le sais : en seront-elles meilleures? Il ne serait pas impossible de rencontrer certains moralistes, quelque peu chagrins, soutenant que cette brillante invention n'est bonne qu'à exciter un désir de parure déjà trop allumé. Ah! ne confondons pas ainsi le dedans et le dehors, l'esprit et la matière; ne confondons pas ces deux choses, je ne dis pas contraires, mais à coup sûr distinctes, le Progrès moral et le Progrès matériel : gardons-nous surtout de croire que l'un et l'autre soient étroitement et nécessairement liés, que celui-ci mène à celui-là par une pente facile et douce sur laquelle il n'y a qu'à se laisser aller.

Les Sciences mettent chaque jour à la disposition de l'homme des connaissances nouvelles, des moyens d'action nouveaux; n'en demandez pas plus aux Sciences, elles font vaillamment l'œuvre qui leur est propre; mais de ces connaissances nouvelles, de ces moyens d'actions nouveaux, quel usage fera l'homme? A celui qui, le premier, trouva l'art de forger, de polir et d'aiguiser le fer, et qui s'en réjouissait, on aurait pu demander :

« Avant que je me réjouisse avec vous, dites-moi, qu'allez-vous » faire? Un soc qui féconde? Un glaive qui détruit? » Cette même question, on peut se la poser de nos jours en face de tant de découvertes. Qu'en sortira-t-il? le bien? le mal? L'homme en décidera; et qui décidera, si je puis dire, de l'homme lui-même? Ce ne sont pas les Sciences : elles n'ont pas de prise sur l'homme, elles n'y prétendent pas.

Tournons-nous donc vers les Lettres : ce sont elles qui, ayant pour objet de s'occuper de l'homme, le ramèneront vers lui et en lui, qui l'habitueront à réfléchir sur lui-même et à s'étudier; ce sont elles qui lui donneront la juste notion de ce qu'il est et de ce qu'il vaut, ni trop élevée, ni trop humble; qui lui mettront sous les yeux et lui montreront à l'œuvre les forces précieuses et redoutables, bienfaisantes et terribles, qu'il porte en lui, ses facultés et ses passions; c'est par elles enfin qu'il apprendra à se connaître et partant à se servir de lui-même, à se manier, à se diriger.

Ainsi, Messieurs, cultivons les Lettres : ce n'est pas en vain qu'on les a toujours appelées les institutrices du genre humain. En elles réside une puissance morale que l'histoire nous atteste : toutes les grandes nations ont été des nations qui cultivaient les Lettres; tous les grands siècles ont été des siècles où les Lettres fleurissaient.

Cultivons les Lettres : à elles appartient le privilége de remuer les âmes, de faire battre les cœurs, d'agiter enfin ces grands sentiments qui font la vie intérieure de l'homme; or, où l'homme languit, tout languit bientôt : aux Lettres sont liées les destinées d'un peuple.

La France a été grande par les armes, et elle a de nos jours même sur les champs de bataille noblement soutenu sa vieille réputation. La France a voulu être grande par l'industrie et elle l'est devenue : tant il y a en elle de ressources! Mais au-dessus de l'industrie, au-dessus des armes, il y a une force qui produit

tout, qui alimente et renouvelle tout, le génie national. Qui veut s'en pénétrer le cherchera dans les Lettres : c'est là qu'il vit et respire; c'est là qu'il faut sans cesse aller se retremper, comme à une source qui donne santé, vigueur et jeunesse.

Cultivons les Lettres; elles sont une part, non pas la moindre, de l'héritage que nous ont légué nos pères et qu'il nous faut transmettre à nos enfants. C'est par les Lettres plus encore que par les armes que s'est établie dans le monde l'influence française. La gloire des armes laisse toujours derrière elle l'envie, la haine, les colères; tristes semences qui trop souvent, hélas! portent leurs fruits sanglants! La gloire des Lettres est partout saluée avec sympathie; elle n'éveille partout que la reconnaissance; elle n'aigrit pas, elle adoucit; elle ne divise pas, elle rapproche.

Cultivons les Lettres : la gloire des armes, si éclatante qu'elle paraisse d'abord, pâlit bientôt; que reste-t-il après un siècle d'une grande bataille? un nom. Les conquêtes sont arrachées comme par lambeaux; la puissance, la prospérité matérielle passent; les cités et les empires périssent : les œuvres de l'esprit survivent à tout le reste comme à la matière survit l'esprit.

Cultivons les Lettres; les inventions sont remplacées et effacées par d'autres inventions; les procédés industriels se transportent; les grandes vérités scientifiques elles-mêmes tombent et se perdent dans le domaine commun; les œuvres littéraires seules demeurent propres et personnelles à l'homme et à la nation qui les a produites; elles assurent et protégent leur souvenir; elles le consacrent, elles l'immortalisent.

Après ce discours, M. Laennec, secrétaire de l'Ecole de Médecine, a lu son rapport sur les concours et examens et a proclamé les prix obtenus.

Messieurs,

Proclamer les noms des lauréats, vous rendre compte de la session des examens de réception que l'Ecole tient chaque année pendant les vacances, mentionner les faits intéressants pour notre établissement, qui se sont passés depuis notre dernière séance solennelle, telle est la tâche annuelle du Secrétaire.

Cette fois encore, Messieurs, j'ai la satisfaction de pouvoir dire que l'Ecole a lieu de s'enorgueillir du labeur de ses élèves et du résultat de leur concours.

Suivant l'usage, les étudiants ont été classés en trois divisions.

1o Etudiants en Médecine de première année.

Question posée. — Décrire l'articulation coxo-fémorale ; indiquer les mouvements de cette articulation, et les muscles qui les produisent.

Plusieurs élèves ont pris part à ce concours. Parmi leurs compositions se fait surtout remarquer celle de M. Moreau. Exacte dans les détails anatomiques, elle est très-satisfaisante dans la partie physiologique. La rédaction de cette composition est soignée et annonce un élève intelligent et laborieux.

Un 1er prix est accordé à M. Moreau, Emile-Auguste-René, de Châtillon-sur-Sèvre (Deux-Sèvres).

M. Audouy a donné lecture d'une composition qui est inférieure à la précédente, mais qui montre que cet élève a profité des leçons de ses maîtres et qu'il a, lui aussi, bien employé sa première année d'études. Malgré quelques fautes légères d'anatomie, ce travail est digne à la fois d'éloges et de récompense, et l'Ecole accorde un 2e prix à M. Audouy, Henri-Etienne-Claude-Jean, d'Ax (Arriége).

Ces deux jeunes éléves ont obtenu le même succès au concours de l'externat, ouvert au mois d'août dernier par l'Administration

des Hôpitaux ; M. Moreau a été nommé le premier ; M. Audouy le second.

2° Etudiants en médecine de deuxième année.

Question posée. — Structure des artères, des veines et des capillaires; symptômes, diagnostic et traitement des hémorrhagies traumatiques artérielles, veineuses et capillaires.

Des sept concurrents entrés en lice pour ce concours, un seul, à notre grand étonnement, car cette division renferme de solides champions, un seul nous a donné lecture d'une très-bonne composition.

La précision des considérations physiologiques sur la circulation et les modifications qu'elle subit dans les artères, les capillaires et les veines; les conséquences pratiques que l'auteur fait avec justesse découler de ces considérations, et qu'il applique avec une logique rigoureuse aux symptômes, diagnostic et traitement de ces différentes hémorrhagies traumatiques, rachètent très-heureusement, et font presque oublier, les quelques erreurs qui se sont glissées dans ses descriptions histologiques.

La structure des vaisseaux, toute compliquée que l'a faite dame Nature, l'est en réalité moins que l'auteur la suppose.

Quoi qu'il en soit, et malgré notre critique, cette composition révèle un élève sérieusement instruit et habitué à apporter dans ses études les précieuses qualités d'un esprit sage et réfléchi ; aussi, avec ses félicitations, l'Ecole a-t-elle voté un 1er prix pour M. Gruget, Louis-Michel, de Montrevault (Maine-et-Loire), *aide d'anatomie de l'Ecole Médecine, interne des Hôpitaux.*

Une autre composition, lue par M. Franco, ne brille pas précisément par l'exactitude des détails de structure, mais elle se fait remarquer par des réflexions très-judicieuses, qui indiquent que l'élève possède bien les caractères qui permettent de distinguer les unes des autres les hémorrhagies artérielles, capillaires et

veineuses, et qu'il connait les traitements divers qu'on doit leur opposer.

Un accessit (livres) est donné à M. Franco (Biddo), Jean-Louis-Hilaire, de Santiago (République Dominicaine).

Les professeurs ont été surpris de voir la plupart des étudiants de cette excellente division faire complétement fausse route dans la solution de cette question simple et pratique à la fois. Leur surprise était d'autant plus légitime que quelques jours après, ces mêmes étudiants, dans un très-brillant concours, obtenaient dans l'ordre suivant les places d'internes des Hôpitaux, déclarées vacantes par MM. les Administrateurs : 1er M. Patoureau ; 2e M. Gruget ; 3e M. Mainguy, 4e M. Horeau, 5e M. Franco.

3o Etudiants en médecine de troisième année.

Question posée. — (A) Nature, causes, diagnostic et traitement des kystes de l'ovaire. — (B) Formuler des pilules purgatives.

Un seul concurrent, M. Luneau (vétéran de troisième année), prosecteur de l'Ecole, interne des Hôpitaux, s'est présenté pour traiter la question choisie.

Le mérite si connu de cet élève distingué a suffi probablement pour éloigner ses rivaux. Nous avons vivement regretté de voir l'abstention de certains étudiants : plusieurs d'entre eux eussent pu au moins se disputer le second prix. Quant au premier prix, il eut été téméraire peut-être de chercher à l'obtenir, car la composition de M. Luneau ne nous semble point admettre de supériorité : faire aussi bien est déjà difficile, faire mieux nous paraît impossible.

Le travail de M. Luneau est remarquable à tous égards : élégant dans la forme il est parfait dans le fond. Les détails anatomiques, les considérations physiologiques, les discussions sur l'étiologie, le diagnostic et le traitement de cette maladie, autour de laquelle il se fait tant de bruit depuis quelques années, indi-

quent un étudiant mûri dans les recherches les plus minutieuses de l'anatomie, rompu aux observations cliniques, et dont l'esprit cultivé s'est enrichi à la lecture des meilleurs auteurs.

Nous ne craignons pas d'être démenti en proclamant que ce travail n'est pas celui d'un élève ordinaire, et nous rendons hommage à la vérité en disant qu'il a fait l'admiration des étudiants présents à sa lecture et la joie des professeurs, chargés de le récompenser.

Un 1er prix est accordé à M. Luneau, Gabriel-Marie, de la Boissière-du-Doré (Loire-Inférieure).

CONCOURS POUR LES PRIX DE CLINIQUE.

Nous avons reçu pour ces concours une abondante et précieuse moisson de mémoires.

Parmi ces travaux je dois signaler tout d'abord celui de M. Luneau. Ce volumineux et excellent recueil se compose de 104 observations de médecine et de chirurgie. Plusieurs de ces dernières sont accompagnées de planches dessinées d'après nature, ou reproduites par la photographie. Beaucoup de ces observations, se rapportant à une même affection, et habilement groupées en faisceaux, ont permis à l'élève de les faire suivre de réflexions judicieuses, et de considérations pratiques du plus grand intérêt.

L'Ecole est heureuse que le mérite de ce travail lui permette de récompenser son auteur par un 1er prix.

Je crois pouvoir affirmer que l'Ecole n'a peut-être jamais reçu pour le concours de clinique, un travail aussi complétement satisfaisant que celui de M. Luneau.

M. Malherbe, Albert-Hippolyte, de Nantes, éléve interne des Hôpitaux, nous a remis un mémoire, moins complet que le pré-

cédent, mais qui a cependant, lui aussi, une valeur incontestable.

Des huit observations de M. Malherbe plusieurs sont très-intéressantes et bien choisies, quelques-unes sont trop avares de détails. Ce qui manque surtout dans ce travail, c'est un ensemble d'observations formant groupe, comme on se plait à en rencontrer dans le recueil de M. Luneau. On peut regretter aussi de voir dans l'auteur une certaine tendance à généraliser beaucoup trop facilement à propos d'une observation unique, lors même que parfois cette observation est sujette à discussion.

Le travail de M. Malherbe est néanmoins évidemment celui d'un élève instruit et laborieux, qui a su mettre à profit les leçons de la clinique et ses lectures qui ont été, il est facile de le reconnaître, nombreuses, choisies et variées. Mais cet élève n'a pas complétement compris le sens du concours de clinique, et le Secrétaire peut profiter ici de l'occasion qui lui est offerte de répéter ce qu'il a déjà dit plusieurs fois dans son rapport sur les prix de clinique.

Nous ne demandons pas de vous, Messieurs les élèves, des discussions de doctrines sur des points encore contestés de la science; nous ne voulons pas des résumés ou des critiques d'ouvrages de médecine ou de travaux spéciaux : nous exigeons surtout que vous prouviez que vous savez observer les malades et rendre compte des maladies; nous aimons à vous voir grouper en faisceaux plusieurs observations portant sur un même sujet; et faire ressortir dans les considérations, dont vous accompagnez votre récit, les phases diverses de la maladie, les caractères qui se montrent les plus fréquents, ou les symptômes qui varient le plus suivant les sujets. Rappelez-vous que le concours de clinique est un concours éminemment pratique, et que les juges ne tiennent pas grand compte, pour le classement des concurrents, de l'érudition dogmatique dont quelques élèves se plaisent à surcharger leurs travaux.

Cette critique établie, le Secrétaire se plaît à rendre hommage à l'instruction solide et étendue de M. Malherbe, et il est très-heureux de proclamer que l'Ecole a voté pour lui un 2e prix.

M. Malherbe, après quatre années de brillantes études, vient de quitter l'Ecole de Nantes, où il laisse les meilleurs souvenirs; il est en ce moment à Paris et il se dispose, ainsi que plusieurs de ses condisciples, à concourir pour l'externat des Hôpitaux. Son passé nous répond de l'avenir, et nous fait espérer qu'il continuera à obtenir dans les concours plus difficiles de la Faculté, les succès auxquels il s'est habitué ici dès le début de ses études.

Un autre travail composé de quinze observations, prises dans les salles de la clinique médicale, nous a été remis par M. Dupont, éléve interne des Hôpitaux. Ces observations sont toutes assez complètes, mais on ne reconnaît pas dans leur rédaction le soin qu'on aime à trouver dans les mémoires précités. Cependant des qualités sérieuses se font remarquer dans ce travail, ainsi que des preuves certaines d'instruction.

L'Ecole, pour reconnaître la valeur de ces observations, accorde un accessit (*livres*) à M. Dupont, Auguste, de Montrevault (Maine-et-Loire).

Dans le courant de cette année deux concours remarquables sont venus ajouter encore à la vie de l'Ecole : le premier, très-brillant, s'est terminé par la nomination de M. Gruget, à la place d'aide d'anatomie; l'autre, où les rivaux se montraient nombreux et très-préparés à la lutte, par la nomination de M. Polaczek, à la place de préparateur des cours de pharmacie et de matière médicale.

Le 7 octobre s'est ouverte, sous la présidence de M. Jarjavay, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, la session des exa-

mens de réception des officiers de santé et des sages-femmes de 2e classe, qui se destinent à exercer dans les départements de la Loire-Inférieure et du Morbihan.

Sur les cinq candidats qui se présentaient pour obtenir le titre d'officier de santé deux ont été refusés au second examen; deux autres ont été reçus pour notre département, le dernier pour le Morbihan.

Treize élèves sages-femmes ont obtenu le diplôme de sage-femme de 2e classe. Huit avaient fait leurs études à l'école de la Maternité de Nantes, et ont dignement soutenu l'ancienne et excellente réputation de cette école. L'une d'elle, Mme Guyomar, née Le Goff, a mérité la mention *très-satisfait.*

Ces huit sages-femmes pourront exercer dans la Loire-Inférieure.

Quatre élèves de la Maternité de Lorient, après avoir subi de bonnes épreuves, ont été reçues pour le Morbihan, ainsi que la treizième, qui déjà reçue depuis plusieurs années par le jury de Besançon, devait subir un nouvel examen, nécessaire pour lui permettre de se fixer dans un autre département.

Quelques jours après, le 12 octobre, commençaient sous la présidence de M. Chatin, professeur à l'école supérieure de pharmacie de Paris, les examens pour la réception des pharmaciens de 2e classe.

A cette session, qui s'est terminée le 17 octobre, trois candidats ont été reçus après de très-bons examens : tous ont obtenu une note très-élevée à la dernière épreuve; deux ont eu la mention *très-satisfait,* le troisième, déjà reçu depuis douze ans pour les départements de Maine-et-Loire (1855) et de la Vendée (1856), a mérité la note *extrêmement satisfait.*

De ces trois pharmaciens, deux ont obtenu leurs diplômes pour la Loire-Inférieure, l'autre pour le Morbihan.

Trois candidats ont échoué au second examen. Un septième aspirant au titre de pharmacien de deuxième classe n'avait con-

signé que pour les deux premières épreuves ; il s'en est tiré à son honneur.

Ces quatre jeunes gens devront revenir une autre année conquérir leurs diplômes.

L'an dernier, Messieurs, à pareille époque, le chef aimé de l'Académie dans notre département, M. Schmit, mentionnait, dans son éloquente allocution d'ouverture, les noms de MM. Provost, Eonnet, Malherbe et Jankerguistel, étudiants de notre École, qui, soit dans les hôpitaux, soit dans les communes rurales environnantes, où ils avaient été envoyés par l'autorité, s'étaient particulièrement distingués par leur dévouement et leur empresssement dans les soins qu'ils prodiguaient aux pauvres malades, frappés par la redoutable épidémie, à laquelle nous avons eu le bonheur d'échapper cette année.

M. l'Inspecteur vous disait que la belle conduite de ces jeunes élèves avait été signalée à M. le Recteur de l'Académie et à M. le Préfet du département, qui, avec la plus grande bienveillance, s'étaient empressés d'attirer sur eux l'attention de l'autorité supérieure.

C'est un devoir pour nous, Messieurs, en même temps qu'une douce satisfaction, de remercier dans cette séance solennelle, qui est notre fête de famille, M. le Recteur et M. le Préfet de leur généreux concours, et de vous dire qu'en présence de cette double recommandation, Son Excellence M. le Ministre de l'instruction publique, si juste appréciateur du mérite et des services rendus, a accordé à ces courageux étudiants toutes les récompenses que l'École avait demandées pour eux : à M. Provost, la gratuité complète des droits qui lui restaient à acquitter envers le Trésor ; à M. Eonnet, la gratuité des droits de tous les examens du titre de docteur, des certificats d'aptitude, de la thèse, du certificat d'aptitude et du diplôme ; à MM. Malherbe et

Jankerguistel, la gratuité des droits de la thèse, du certificat d'aptitude et du diplôme.

La sollicitude de Son Excellence s'est encore étendue au-delà des demandes officielles, et un autre étudiant de notre École, M. Barbin, a obtenu la gratuité des droits de la thèse, du certificat d'aptitude et du diplôme, en récompense du dévouement qu'il avait déployé en allant braver l'épidémie de choléra à Paimbœuf.

Honneur au Gouvernement qui s'attache ainsi à récompenser tous ceux qui se recommandent par de nobles et utiles services!

Honneur aussi aux dignes représentants du pouvoir, qui s'efforcent de discerner le mérite, et se font un devoir d'attirer sur lui de légitimes encouragements!

Depuis quelques années, Messieurs, le Secrétaire esquisse timidement dans son rapport les désirs de réforme de l'enseignement, qui préoccupent il y a déjà longtemps le corps médical tout entier.

Aujourd'hui, Messieurs, nous pouvons vous dire avec assurance que nous touchons à ce moment désiré, car c'est de Son Excellence même, M. le Ministre de l'instruction publique, que nous avons eu l'honneur de l'apprendre tout récemment.

Je regrette, Messieurs, de ne pouvoir vous raconter en détail les espérances qu'ont laissées parmi nous les excellentes paroles de M. le Ministre, mais je croirais manquer à la mission qui m'est confiée, si je ne vous exprimais les sentiments de satisfaction que nous éprouvions tous, en recevant en même temps dans cette École, et le savant illustre qui dirige l'Académie de Rennes, et l'homme éminent qui préside aux destinées de l'Université; en apprenant la solution parfaitement conforme à tous les intérêts, de la bouche même du Ministre, dont la haute intelligence a

donné une si vive impulsion à l'enseignement, et qui veille avec tant de sollicitude à tous les perfectionnements dont il est susceptible.

Et maintenant, Messieurs, il me reste un dernier et douloureux devoir à remplir, un récent et pénible souvenir à évoquer!....

Celui que nous étions heureux et fiers de voir marcher à notre tête; celui qu'hier encore nous aimions tous à entourer de notre estime et de notre affection; celui qui avait consacré toute sa laborieuse existence à la prospérité de cette École et à l'éducation de nombreuses générations de médecins, M. Hélie, notre regretté Directeur, a succombé à une affection aussi terrible qu'imprévue.

Cette mort a été pour nous tous un coup bien cruel, et le vide qu'elle laisse dans notre École ne sera pas, hélas! comblé de si tôt!...

Sur la tombe de notre excellent collègue, d'éloquents interprètes de la douleur publique ont déjà énuméré ses vertus, et rappelé les services nombreux et signalés que M. Hélie a rendus à la science et à l'humanité.

Au nom de la Cité, au nom de l'École de Médecine et de l'Administration des hôpitaux, au nom de l'Association générale de Secours Mutuels des Médecins de France et de la Société Académique de la Loire-Inférieure, on a dit la sûreté de ses relations, l'aménité et la droiture de son caractère, la sagesse de ses conseils, la solidité de son jugement, l'étendue de son instruction, sa modestie si complète, que lui seul semblait ignorer son mérite, son dévouement à tous ses devoirs, son abnégation personnelle, sa patience inaltérable auprès des malades, sa charité pour les pauvres, sa pitié pour toutes les douleurs.

Plus tard, lorsque l'École de Médecine chargera un de ses

professeurs de prononcer l'éloge public de M. Hélie, l'orateur pourra faire comprendre l'immensité de la perte que nous avons faite en énumérant les préparations anatomiques si parfaites et si nombreuses, déposées dans nos collections par cet habile et patient travailleur, qui ne connut point le repos, par ce savant maître qui dirigea pendant trente ans les études anatomiques avec l'autorité de son talent; en rappelant la solide direction qu'il savait si bien imprimer à l'enseignement, et en rendant de lui ce témoignage mérité, que beaucoup des succès que les élèves de l'École de Nantes obtiennent chaque année depuis longtemps, dans les concours des hôpitaux et de la Faculté de Paris, doivent certainement être attribués à son zèle, qui ne se relâcha jamais, à sa sollicitude constante pour les étudiants, à la sûreté et à l'étendue de son savoir.

Le cadre de ce rapport ne me permet pas, Messieurs, d'arrêter plus longtemps votre bienveillante attention, et je termine en exprimant, au nom de l'École de Médecine, que j'ai l'honneur de représenter, les regrets amers, les sentiments de profonde douleur que la mort foudroyante du bon M. Hélie a répandus parmi nous.

Ce savant maître, cet homme vertueux par excellence, vivra longtemps dans le cœur de ses collègues, dans le souvenir de ses nombreux élèves.

Titres des Travaux publiés, pendant l'année scolaire 1866-1867, par MM. les Professeurs de l'Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie.

M. Th. Hélie, *Directeur et Professeur d'Anatomie et de Physiologie.*

Note sur les conduits excréteurs de la glande sublinguale. (Journal de Médecine de l'Ouest.)

M. Pihan-Dufeillay (père), *Directeur et Professeur de Pharmacie et Toxicologie, Médecin des épidémies, Vice-Président du Conseil d'Hygiène.*

1° *Rapport sur l'épidémie de choléra à Nantes, 1866.*
2° *Analyse et synthèse de l'épidémie cholérique,* par le Dr Sélim-Ernest Maurin. (Compte-rendu.) (*Journal de Médecine de l'Ouest.*).

M. Letenneur, *Professeur de Clinique externe.*

1° *Uréthrotomie externe sans conducteur : guérison. (Journal de Médecine de l'Ouest.)*
2° *Observations de plaies contuses de l'urèthre, par suite d'un choc sur la région du périnée. (Journal de Médecine de l'Ouest.)*
3° *Rétention d'urine dans un cas de rétroversion utérine. (Journal de Médecine de l'Ouest.)*
4° *Kyste mul'iloculaire de l'ovaire. Ovariotomie. (Journal de Médecine de l'Ouest.)*
5° *Observations de chorée traitées par l'arsenic. (Journal de Médecine de l'Ouest.)*

M. Malherbe, *Professeur de Clinique interne.*

1° *Observation d'invagination intestinale. (Journal de Médecine de l'Ouest.)*
2° *Etudes cliniques. Affection du cœur. (Journal de Médecine de l'Ouest.)*
3° *Réflexions sur le traitement des dyspepsies. (Id.)*

M. Th. Laennec, *Professeur d'Anatomie et de Physiologie.*

Note sur les bactéridies (Journal de la Médecine de l'Ouest.)

M. TRASTOUR, *Professeur adjoint de Clinique interne.*

1° *Principes et préceptes relatifs au traitement de la fièvre typhoïde.* (*Journal de Médecine de l'Ouest.*)

2° *Bons effets de l'oignon cru et du lait dans un cas d'albuminerie goutteuse, avec anasarque et hydrothorax.* (*Journal de Médecine de l'Ouest.*)

M. HEURTAUX, *Professeur adjoint de Clinique externe.*

1° *Cancer.* (Article inséré dans le *Nouveau Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques.*)

2° *Cancroïde.* (*Id.*)

3° *Chondrôme.* (*Id.*)

4° *Hématocèle spontanée de la tunique vaginale.* (*Journal de Médecine de l'Ouest.*)

M. JOUON, *Professeur adjoint d'Anatomie et de Physiologie.*

De l'extrait thébaïque contre les vomissements opiniâtres de la grossesse. (*Journal de Médecine de l'Ouest.*)

M. ANDOUARD, *Professeur suppléant de Pharmacie.*

1° *Note sur le jalap.*

2° *Analyses d'eaux de puits.* (*Journal de Médecine de l'Ouest.*)

M. VIGNARD (Edmond), *Professeur suppléant des Chaires de Chirurgie et d'Aceouchements, Professeur du Cours départemental d'Accouchements.*

1° *Note sur l'emploi de l'arseniate de fer à hautes doses, contre les affections dartreuses et particulièrement contre l'eczéma.* (*Journal de Médecine de l'Ouest.*)

2° *Observation de rupture spontanée du vagin pendant le travail de l'accouchement.* (*Journal de Médécine de l'Ouest.*)

3° *Deux observations de rétroversion utérine pendant la grossesse. — Nouveau procédé de réduction.* (*Journal de Médecine de l'Ouest.*)

M. VIAUD-GRANDMARAIS, *Professeur suppléant des Chaires de Médecine.*

1° *Notes sur les mœurs des vipères indigènes.*

2° *Du venin de la vipère.* (Gazette des Hôpitaux, août 1867.)

Titres des Travaux publiés, pendant l'année scolaire 1866-67, par MM. les Professeurs de l'Ecole préparatoire des Sciences et des Lettres.

M. Bobierre, *Professeur de Chimie.*

1° *Sur la Préparation du Chlorure de chaux et sur la Chlorométrie (Comptes rendus de l'Académie des Sciences).*

2° *Rapport à M. le Préfet de la Loire-Inférieure sur la composition et le commerce des Engrais industriels pendant l'exercice 1866-67. (Journal de l'Agriculture.)*

3° *Analyse des eaux du puits de Saint-Stanislas. (Rapport sur les Travaux du Conseil central d'hygiène et de salubrité.)*

Nantes, imprimerie de Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 4.